

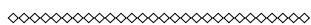
Semaine 06.10

MARGUERITE ET LE DRAGON

UN FILM
DE RAPHAËLLE
PAUPERT-BORNE
ET JEAN LAUBE



MARGUERITE, LE DRAGON ET NOS ARMURES



Laurent Mauvignier

Ce qui arrive d'abord avec ce film, dès les premières images, ou plutôt dès que l'on découvre qui est le dragon de l'histoire, c'est qu'on veut se réfugier, fuir ce que l'on pressent, ne pas se laisser submerger par ce qui s'annonce comme une trop grande violence intime. Alors on se dit ce n'est pas un film. *Marguerite et le dragon* n'est pas un film. On se dit ce sont des films de famille, des bouts de films comme chacun en a des dizaines qui croupissent quelque part, films de famille tournés par un père, une mère, un oncle, peu importe, au gré de qui passait par là, près de la caméra – et celle-ci passe indifféremment du Super 8 à la vidéo, au numérique, peu importe, donc, on se réfugie derrière l'impression d'amateurisme que dégagent toujours les images tournées sur « le vif », avec des moyens aussi artisanaux que la finalité n'est pas fixée, est aléatoire, souple, toujours liée au hasard, aux circonstances qui la font naître.

Marguerite et le dragon au festival Cinéma du Réel, dans le cadre du Panorama français du 32^{ème} festival Cinéma du Réel, du 18 au 30 mars 2010 au Centre Pompidou. Vendredi 19 mars à 19h, dimanche 21 mars à 12h15, lundi 22 mars à 21h, séance suivie d'un débat. Durée du film : 56 mn. Réalisation : Jean Laube et Raphaëlle Paupert-Borne. Montage image : Denis Brotto. Assistant : Théo Ercolano. Montage son et mixage : Céline Bellanger. Étalonnage : Julien Girardot. Conseiller : Mario Brenta. Le film a été réalisé avec l'aide précieuse du SACRE (Studio Autonome du Cinéma de Recherche), le collectif des réalisateurs au sein de Film Flamme, Marseille. Le film a reçu le soutien de la Drac Paca et de l'Académie de France à Rome.

Semaine, revue hebdomadaire pour l'art contemporain – n°226 bis, vendredi 12 février 2010 – publié et diffusé par Analogues, maison d'édition pour l'art contemporain, 67, rue du Quatre-Septembre, 13200 Arles, France, tél. 09 54 88 85 67, www.analogues.fr – abonnement 1 an, 3 volumes, 52,80 euros – directrice de la publication Gwénola Ménou – graphisme Emmanuel Leroy – corrections Pierre-Marie Prugnard – photogravure Terre Neuve, Arles – imprimerie Laffont, Avignon – papier Arctic the Silk 115 g – © les artistes pour les œuvres, Analogues pour la présente édition – crédits photographiques Jean Laube, Raphaëlle Paupert-Borne – dépôt légal février 2010 – issn 1766-6465



Les lieux : souvenirs reconstruits, on a mixé des lieux de famille en un pays fait de différentes villes et montagnes, le pays de Marguerite.

Jean Laube, notes, février-mars 2008



Les films de famille ne concernent que la famille qui en est l'héroïne. Ce sont des témoignages d'instantanés privés, et rien ne semble pouvoir les faire échapper à ce cercle familial qui les motive et les délimite. Leur raison d'être est aussi leur raison de ne pas être au-delà de la sphère privée. Ce que nous aimons dans les films ce n'est pas de regarder un père jouer avec un fils, une mère ou une grand-mère chanter une comptine à une fille ou une petite-fille, c'est seulement d'y retrouver *notre* mère, *notre* sœur, *notre* enfance. C'est seulement quand je regarde des films de famille dont les protagonistes ne sont pas ma famille que me saute aux yeux la banalité extraordinaire de leur contenu, de leur esthétique. Ils ont tout de l'indifférencié de la carte postale, et ce qui était extraordinairement personnel apparaît soudain comme une expérience banale et indifférenciée, parce que toutes les familles réalisent le même film de famille, reproduit à l'infini, avec les mêmes sourires, les mêmes pauses, les mêmes histoires. Sauf que les acteurs ne sont jamais les mêmes et que, pour chacun, celui dont le sourire et la présence singularisent l'image, est à jamais unique.

Donc, présentant le dragon, on pourra facilement revêtir l'armure, et dire : ceci n'est pas un film, c'est une histoire ne concernant que ceux dont les images signalent la présence : une famille, des amis, des proches.

Pas une seule image de *Marguerite* n'a été tournée pour ce film. Certaines ont été piochées dans des films antérieurs réalisés par Raphaëlle Paupert-Borne et Jean Laube, et glissées là, comme pour donner un arrière-fond à l'ensemble. Ce sont les seules images où n'apparaît pas Marguerite. Mais, à la place, on y trouve des moutons et des agneaux, des êtres fragiles souvent livrés au loup, que les comptines et les religions n'épargnent pas, au moins sur un plan symbolique. *Marguerite et le dragon*, comme il y a les moutons et les loups. Ceux qui sont mangés et ceux qui les mangent, dans les comptines mais aussi dans la vie – comme parfois la maladie mange les enfants.

Ce qu'on apprend tout de suite, c'est que Marguerite est une petite fille qui a été emportée à six ans par un dragon qui s'appelle « mucoviscidose ». Le tout sur des images de la petite fille. Alors, évidemment, on redoute le pire, et l'on prend vite ce que l'on redoute pour ce que l'on voit. Or, que voit-on ? Qu'est-ce qui transforme

des images de film de famille en un grand film, essentiel ? Qu'est-ce qui transforme la disparition d'une petite fille en éloge de la vie, en film d'espoir et de beauté, et qu'est-ce qui, soudain, transcende une histoire personnelle, au caractère purement autobiographique et à la dimension cathartique évidente, en une expérience cinématographique unique et puissante, qui nous concerne tous collectivement et, plus violemment encore, chacun personnellement, intimement ?

Quelqu'un a dit que ce film n'était pas narratif, que c'était une suite de vignettes, ou de tableaux qui ne renverraient qu'à eux-mêmes, qui seraient de pures visions de joie. C'est vrai en partie. Mais ce qui fait que le film dépasse la succession de scènes et lui donne une dimension puissamment narrative, cherchant même ses ressorts du côté de la tragédie, c'est qu'il est parfaitement construit, et très rigoureusement conté. On suit la trajectoire d'une vie, de la naissance à la mort, avec ce qu'a de bouleversant de savoir que toute anecdote, tout geste, parce qu'il marque une vie trop courte, devient en lui-même un événement. Chaque seconde est un miracle de vie. Ce qui est vrai pour chacun de nous, mais que nous oublions en permanence, est porté ici à l'écran à son plus haut point. Chaque geste de Marguerite, chaque moment de sa vie est un pur moment d'existence et de joie : l'enfant qui rit parce que sa mère la pousse sur la balançoire, ce moment de joie enfantine ouvre à une dimension dont la beauté, au lieu d'être amoindrie par la banalité de l'image, est au contraire exaltée par l'absence d'effet, exaltée par sa simplicité et par le fait que tout le monde connaît cette image, tout le monde a vu cette image, tout le monde a été la mère de Marguerite, tout le monde a ri comme Marguerite, tout le monde a été Marguerite. Et il n'est pas impossible qu'à l'émotion d'entendre rire Marguerite, sachant que ce rire s'est éteint, j'entende aussi l'écho de ma propre enfance qui s'est éteinte. Parce que la mort de Marguerite, c'est aussi la mort de notre enfance à tous, nous qui sommes adultes et perdus pour la vie, d'une certaine manière, puisque nous n'avons plus ce plaisir de l'enfance à nous multiplier chaque jour, ce pouvoir de transformation à l'œuvre dans l'enfance – ce que le film rend magnifiquement : le temps, dans l'enfance, ce n'est pas vieillir, c'est gagner chaque jour plus de vie, plus d'être, et l'émotion à partager plus encore que la veille.

On nous annonce que Marguerite a été emportée par la maladie. Et puis le film se déroule, ne montrant rien de tel, rien de ce qui va advenir, fatalement advenir, puisque, tel l'oracle, la voix de Raphaëlle Paupert-Borne nous a annoncé ce qui motive le film : sa fin. On attend et l'on redoute ce moment, d'autant que ce qui est montré, c'est toute la vie de Marguerite, dans sa fraîcheur d'enfant, dans son espièglerie, dans son – oui, on peut le dire même si ça peut faire cliché, mais ici c'est vrai – dans son innocence (comme tout être est innocent face à la maladie). C'est en cela que le film développe son sens de la narration et de la tragédie : ce qui doit arriver arrivera, inutile de se faire croire que non. Et ce qui devrait montrer comment une enfant se développe, comment elle grandit, devient la façon de montrer comment elle approche en vérité du dragon qui va la frapper. Ainsi, de voir Marguerite grandir, comme de l'entendre dire qu'elle a trois ans, puis quatre, au lieu de nous réjouir,

Saisons : l'air a l'air chaud, la lumière baigne les montagnes ou les fenêtres, l'automne et la pluie, la fin d'après-midi de nuit.

nous bouleverse : un compte à rebours a commencé. En littérature, le grand art est ainsi fait qu'il convient d'attaquer par la contradiction et l'ellipse, le détour. Homère ne dit pas qu'Hélène est belle, mais que, « lorsqu'elle entra dans la salle, tous les hommes se levèrent ». Et, plus récemment, mais avec la même conscience, Koltès : « je ne dis pas que mon personnage est triste, je dis qu'il va faire un tour ».

Le film est magnifique pour cela, que, précisément, il évite : ne pas montrer ni dire la mort. Elle est en embuscade, nous la savons terrifiante aussi pour sa discrétion, qui est aussi son omniprésence et son omnipotence. De Marguerite, nous ne voyons que ce qui est la vie vivante, la vie bouillonnante et drôle, facétieuse, curieuse, alerte, d'une enfant qui est la vie. Et la force de narration du film, c'est de ne parler de la mort que par son absence, par la charge de vie qui rayonne à travers le portrait de Marguerite. La mort apparaît de biais, comme une légère ombre : c'est le petit mousse de la comptine *Il était un petit navire* qu'on va sacrifier, lui le plus jeune, le plus petit...

Alors, on entendra des voix un peu doctes pour dire que, « oui, ce film est trop émotif, ce film n'est pas un film ». Admettons, c'est vrai. Ce n'est pas un film, c'est bien mieux qu'un film, c'est ce que les films essaient de faire en se cassant les dents : faire comme s'ils étaient la vie.

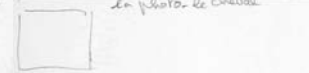
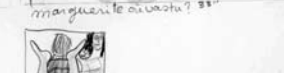
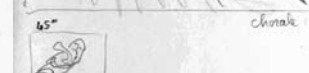
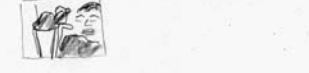
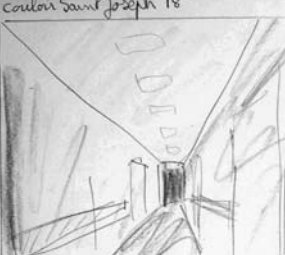
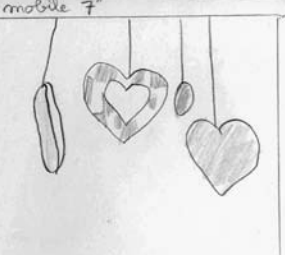
Pour regarder *Marguerite et le dragon*, il faut enlever son armure, cette armure que vous avez si chèrement acquise, qui vous protège de la douleur et de la souffrance de vivre. Il faut bien vivre, comme on dit, et l'on se protège comme on peut, derrière des discours et des idées, des encyclopédies et du savoir, derrière un travail et des activités, on se range du côté des vivants en croisant les doigts pour ne pas paniquer. Et puis parfois des films, des livres viennent vous jeter à la gueule quelque chose comme la panique contre quoi vous luttez. Alors vous pensez bien à dire que ce ne sont pas des livres, pas des films, vous pensez à dire que ça ne vous concerne pas, vous n'êtes pas dans l'affect. Non. Vous avez peur, et vous avez raison. Nous avons tous peur, et ce n'est rien, il y a la mort et le non-sens de la vie, il y a la fureur et le danger partout, il y a la solitude, la maladie, la violence incommensurable qui nous attend. Et nos petites stratégies d'évitement, nos petits paravents qui font rire tous les dragons du monde.

Alors ne croyez pas ceux qui vous disent qu'il ne faut pas affronter le désespoir et la violence des passions destructrices, ceux qui vous disent qu'il ne faut pas regarder les dragons dans les yeux, ceux qui pour vivre heureux veulent vivre cachés, c'est-à-dire couchés. Regardez plutôt et écoutez ceux qui osent se coller au malheur qui les a terrassés, regardez et apprenez d'eux, les parents de Marguerite, parce qu'ils vous disent à quoi peut servir l'art quand il ne sert pas de décoration intérieure, et à quoi peut servir la mémoire, la douleur, quand elle refuse d'avoir peur des dragons et qu'elle se tient debout pour faire comme les enfants. Parce qu'à la fin de la comptine le petit mousse est sauvé. Marguerite n'est pas sauvée, elle a perdu la vie, mais la vie, elle, a beaucoup gagné à rencontrer Marguerite.

LAURENT MAUVIGNIER, ROME, LE 25 MAI 2009



*Une enfance : le film décrit une enfance,
(chacun peut y sentir résonner la sienne).*





*Le son est un acteur, bouleverse ce qui était établi, apporte l'air dans la fabrique.
Musique : les chansons font entrer d'autres âges dans le film, les arrière-grand-mères, l'école.*

*Son direct = présent (?)
Marguerite chantonne sur l'air de la Reine de la Nuit : c'est juste.*

Le cinéma : « Aucune image n'a été tournée pour le film. » On est entre le présent d'un objet à fabriquer aujourd'hui et le présent d'une époque disparue. On nous dit que le cinéma est toujours au présent. Dès sa fabrication le film est un organisme vivant.

*On a une volonté de faire un film, avec une durée qui fasse sa place au spectateur. Le travail d'équipe préserve de l'intimité.
Mario : le cinéma dit des choses compliquées dans une grammaire très simple.*



La maladie était dans la vie, ne s'en distinguait pas, c'était une espèce de travail à temps complet, l'hôpital était une autre maison, les soignants venus du dehors devenaient des intimes. Dans le film, c'est l'espace de ce que Marguerite accomplit avec ceux qui la soignent.

La mort : elle est absente, on dessine le creux d'une absence. Les images pourraient avoir été inventées pour invoquer les morts. Ce film est aussi un bouquet de fleurs, dont certaines sont sèches. (Mario : même les objets ont l'air de savoir.)

Chronologie :

*Le bonheur, son arrivée, on l'appelle
Elle est appelée
La vie toute proche du nourrisson bercé
Premiers rires, les regards, les appels noués
avec l'entourage
Petite enfance.
Le jeu avec les choses, avec les grands.
Les jeux seule, s'organiser, bouger les meubles,*

*prendre un livre
Regarder par la fenêtre
La réflexion, les interrogations métaphysiques
Sa construction à travers le langage
L'amitié
L'amour
L'émerveillement, un cheval qui passe,
Un dragon de carton.*

JOURNAL ROMAIN 2008-2009, EXTRAITS

Mercredi 28 mai. Nous continuons avec Céline et Théo de regarder les VHS puis les films Super 8 avec Marguerite, on écoute du son sur les images, un peu au hasard. Je suis vidée. Je me pose comme question si c'est juste de monter et montrer quelque chose d'aussi intime, je sens une nécessité. J'ai enregistré une chorale de vieilles dames et Anne au piano, il y aura de la musique. Souvent on s'arrête, car c'est comme des coups de poing, ça me met KO. En même temps je vois des choses que Céline et Théo ne peuvent percevoir car j'ai les avant et les après du film.

Vendredi 30 mai. Nous mettons les images dans la chronologie. Ça fait six heures en gros. Et beaucoup de sons, il y a des choses magnifiques avec des qualités différentes. Il y a des enregistrements divers : cassette d'un répondeur, Nagra à bande, mini-disque et aussi cassette audio. À 18 heures Mario Brenta, un réalisateur italien¹ vient avec sa femme, Enrica. Je leur explique en gros de quoi il s'agit, de Marguerite, Mario ne savait pas que nous avions eu une fille et qu'elle est morte. Il m'a confirmé dans le chemin de ce film, il dit que tous les gens même les objets savent ce qui va arriver. Enrica est très émue. Il dit que c'est un journal rétrospectif, et que c'est important d'annoncer au début ce que c'est. Ça nous laisse à tous les trois de la légèreté.

Samedi 31 mai. On écoute les enregistrements, il y a d'incroyables matières. On pose la chanson « Quand j'étais petite fille... » que chante Marguerite sur des images de moutons avec Fafarelle, c'est très doux et ça résonne.

Dimanche 1^{er} juin. Son, on écoute, on tape un peu au hasard dans les images. On rencontre des problèmes techniques.

Lundi 2 juin. Rêve : Je suis invitée à aller visiter une piscine. On regarde un film des gradins de la piscine. Je monte sur quelque chose et me trouve suspendue à un câble qui passe au-dessus de la piscine. J'ai mon costume rouge. Je suis un peu gênée car on regarde un film et je passe devant. Cette

piscine est une ambassade, des femmes disent que je peux faire un projet, que je demande ce que je veux, j'ai envie de savoir si je peux m'y baigner quand je veux. Elles me donnent des cadeaux et il y a un temple, une petite maison très lumineuse de 3 mètres par 4 pour Marguerite, un peu sur le modèle de mon pavillon. Dedans il y a des photos d'elle, les gens m'ont offert des fleurs en tissu que je pose là. C'est un peu sur le modèle d'une pièce que j'ai vue dans les catacombes de San Sebastiano. Je vois des sites romains en accéléré, mosaïques de Caracalla. Réalité : Aujourd'hui on essaie un son : Marguerite et Jean regardent *La Flûte enchantée*, Marguerite commente, on cale le son sur des films Super 8. C'est beau et doux. Théo n'y arrive plus. On décide qu'on arrête pour ce soir et finalement pour le lendemain aussi. Je ne veux pas qu'on se gâche avec de la fatigue et des tensions. Je sais maintenant que cette semaine c'est juste pour voir, entendre et découvrir. Je suis contente de faire ça avec eux. On ne s'attendait pas à un montage pareil. Je savais qu'il fallait dépasser *Lamento*, film avec des images de Fafarelle que j'ai essayé déjà de monter trois fois et où je ne voyais aucune intention. Là, ce film est une nécessité, et beaucoup d'images peuvent y être invitées. Parfois d'écouter les sons seuls c'est dix fois plus dur que sur une image, ça se balade et devient trop triste, il y a trop de manque sans l'image. Je cherche la douceur, la joie de vivre, ce que nous cherchions tous les trois, Marguerite, Jean et moi. Arriver à vivre avec une épée de Damoclès sur la tête, nous cherchions à être heureux, sans concession, chasser les ombres, les ombres de la pitié. On revoit Mario vendredi. Nous avons montré des bouts de *Marguerite* à Élisabeth, elle était touchée. Le soir, elle est passée, elle part demain. Elle me dit de prendre le temps.

Vendredi 12 septembre. Parc Borghèse, je vais courir, parer mes angoisses. À 9 heures cours d'italien avec Anna. Je bricole un peu ce dossier et on part au Vatican. Les Fra Angelico me font pleurer, c'est toujours les primitifs qui me touchent le plus. Je pense au film, à Marguerite, Marguerite et le dragon, dans les bandes-son et les images il est souvent question du dragon. Il fait chaud et lourd, le musée est rempli de l'odeur de la foule.

Lundi 20 octobre. Retour à Rome, je suis contente

de revoir Jean. Je lui demande si il veut travailler avec nous au film car il manque. Il accepte.

Mardi 21 octobre. Denis arrive pour le montage. On écoute des sons pendant deux jours.

Mercredi 22 octobre. C'est bien d'être à trois sur le montage.

Lundi 27 octobre. Atelier avec Denis, on continue, on bouge des choses, on essaie d'en couper, c'est parfois un peu tendu, je sens que Jean croit qu'on ne l'entend pas, il s'énerve parfois, c'est comme si on reprenait une place de parent, les mêmes tiraillements, les mêmes tensions qui réapparaissent. C'est dur à supporter parfois. Le soir, on montre à Carlos, Cécile et Mathilde le film. On le regarde en grand et ça devient autre chose car ça faisait longtemps qu'on ne l'avait pas projeté et tout à coup les choses prennent une autre dimension. J'ai un trac fou, il y a des parties qui me paraissent beaucoup trop longues, toute la période de bébé. Par contre je suis contente du début qui installe une lenteur et une variété de matériaux. Je sens que ça vient. Il y a un moment très présent, elle joue avec Paul. On discute un long moment avec Cécile et Carlos, c'est bien car chacun dit les endroits où il trouve que ça fonctionne, Jean se crispe car il y a une séquence qu'on aurait bien sucrée avec Denis, quand elle joue seule dans sa chambre, à deux ans. Cécile trouve cette séquence riche car c'est un des rares moments où on ne la sollicite pas. Carlos dit d'enlever la famille, que ce n'est pas ça qui est intéressant et que ça alourdit, que le centre c'est elle. Que sinon c'est des souvenirs et que par là on la retient, on ne veut pas la laisser partir. Avec Jean, je me crispe, il est véhément, il faut qu'on se détende un peu, on est long à se comprendre, c'est un geste d'amour qu'on fasse ça ensemble. Le soir, je suis tellement triste que je n'arrive plus à lui parler. On en parle le lendemain matin. On est vraiment brassés en profondeur.

Dimanche 14 décembre. On travaille sur le film, des choses arrivent de mieux en mieux, on est à un moment charnière du film.

Lundi 15 décembre. Les films 16 mm arrivent, j'ai tourné à la maison à Marseille avec Aaron, on inclut des moments, l'image 16 est très belle et présente. Le

soir Karina et Nicolas viennent voir. Nicolas trouve que ça s'est densifié, Karina est touchée. Moi j'ai un trac fou à chaque fois que je le vois avec des gens.

Mardi 16 décembre. On continue et le soir Mario et Enrica viennent. Mario est assez dur au début, il nous fait une leçon de cinéma. En revoyant le film, je me dis que c'est la première partie qui est longue et hachée, la partie bébé.

Mercredi 7 janvier. Je cours dans le *bosco*. On voit le film dans la salle de projection et c'est vraiment bon, pour la première fois je me sens plus tranquille.

Jeudi 8 janvier. Je cours dans le *bosco*. On trouve pas mal de choses dans le film, on coupe, les choses se clarifient. On est un peu plus détachés. Je sens que j'ai des limites et que je ne peux pas aller plus loin. Je suis redevenue sensible. Denis est plus présent, on se retrouve, il a repris confiance en nous et dans le film.

Vendredi 9 janvier. Je cours dans le parc Borghèse. Je me débats avec le service de presse pour la communication de l'expo, je garde mon calme... on travaille sur le film très bien, en fait c'est pas mal d'avoir d'autres points de fuite pour être plus efficace. Le soir, on est restés tranquilles tous les quatre.

Dimanche 11 janvier. J'ai les nerfs à vif, Jean me freine dans mes élans et ça me met en rage. On installe le studio chez Nicolas.

Mardi 13 janvier. Le soir, on enregistre le texte. J'ai un gros rhume et c'est du coup très pathétique. Cette semaine-là, je lisais Philippe Forest, *L'Enfant éternel*, c'est très bien écrit, sur sa fille qui est morte à 4 ans d'une leucémie, il parle du rapport à la mort dans notre société, cette négation. En fait j'étais secouée de sanglots, car c'est aussi ce qu'on a vécu et un peu de la même manière. Un soir, où j'étais en larmes, Natalia est venue avec Élena, sa fille de 5 ans. Élena a voulu faire de la peinture et nous sommes parties dans le parc, à la tombée de la nuit. Cette petite fille est vraiment touchante, on s'entend bien. Avec Natalia nous avons regardé le film sur Marguerite et on a bu beaucoup ensuite.

RAPHAËLLE PAUPERT-BORNE

(1) Nous avons rencontré Mario Brenta lors des Rencontres Asymétriques, organisées par Film flamme au Polygone Étoilé à Marseille, il a réalisé *Barnabo des montagnes*, *Vermisat*, *Maicol*... et est professeur à l'Université de Padoue et aussi professeur très actif d'Ipotesi Cinema.

